

I A M
T R U L Y
A D R O P
O F S U N O N
E A R T H

UN FILM DE
ELENE
NAVERIANI



Alva Film et vendredi distribution présentent

DROP OF SUN

(I AM TRULY A DROP OF SUN ON EARTH)

UN FILM DE ELENE NAVERIANI

Fiction - Suisse - 61 min - DCP - 2017

Visa n° 148058

«Si je suis noir, ce n'est pas à la suite d'une malédiction, mais c'est parce que, ayant tendu ma peau, j'ai pu capter tous les effluves cosmiques. Je suis véritablement une **goutte de soleil** sous la terre...»

Frantz Fanon, 1952, *Peau noire, masques blancs*.



AU CINÉMA LE 14 MARS 2018

matériel presse disponible sur vendredivendredi.fr/film-dropofsun

DISTRIBUTION

VENDREDI DISTRIBUTION
marie@vendredivendredi.fr
lucas@vendredivendredi.fr
09.82.20.28.28
vendredivendredi.fr
Facebook: @vendredidistribution

PRESSE

LES PIQUANTES
Fanny Garancher
Alexandra Faussier
presse@lespiquantes.com
01.42.00.38.86
lespiquantes.com



SYNOPSIS

April se prostitue à Tbilissi.
Une nuit elle aborde un nouveau client,
Dije, jeune réfugié nigérian arrivé en
Géorgie par erreur. Petit à petit se tisse
entre eux une mystérieuse relation. Se
dessine ainsi le portrait de deux âmes
errantes et celui d'une ville d'aujourd'hui.

NOTE D'INTENTION

Je suis née en 1985 en Géorgie soviétique, mais je ne me souviens guère de ce régime qui commençait déjà à s'écrouler. En revanche, j'ai vécu consciemment, comme enfant, puis comme adolescente, la chute de l'Union soviétique lors de l'indépendance de la Géorgie en 1991, et la période de difficultés politiques et sociales qui a suivi. Cette période très dure fut marquée par la réapparition brutale de la religion, suite à des décennies d'interdiction par le régime communiste. La religion devint un ciment social puissant qui s'enracina à nouveau de manière profonde dans les vies individuelles des citoyens géorgiens.

J'avais douze ans lorsque j'ai vu pour la première fois un homme noir à Tbilissi. Il était mendiant et vivait dans la rue. Il s'appelait Charles. C'était un bel homme, grand, avec des grands yeux noirs et des mains énormes. Il venait du Nigeria et disait qu'il était un roi dans son pays. Pourtant, ici, à Tbilissi,

Charles était considéré comme un criminel, un menteur éhonté et dangereux. Je ne comprenais pas pourquoi il était considéré comme particulièrement criminel et dangereux alors que la moitié du pays était dans la rue en train de mendier et vivre de la même façon. On m'avait affirmé qu'il était un fauteur de troubles et que personne ne pouvait faire confiance à un Africain. Je suis allée vérifier cette information auprès de mon enseignant de religion en lui demandant quel problème se posait avec Charles. Il m'a alors répondu que la race africaine était maudite et punie par Dieu et que c'était pour cela que celle-ci était condamnée à souffrir pour toujours. Suite à cela, je ne l'ai plus revu pendant près de vingt ans, jusqu'à ce que nos chemins se recroisent cet été, à Tbilissi, lors des recherches que j'effectuais auprès de la communauté africaine locale pour mon film.



Cela fait longtemps que je m'intéresse aux politiques raciales et à l'invisibilité des minorités en général et plus spécialement en Géorgie. Au fait que ces personnes apparaissent et disparaissent dans l'indifférence générale. Au fait que la couleur de la peau fait une différence. À la manière dont cette différence est gérée dans le contexte géorgien, où la question du racisme et des minorités ethniques représente un sujet pratiquement tabou.

Depuis trois ans, je m'intéresse particulièrement à la communauté africaine de Tbilissi qui a simultanément augmentée et diminuée ces dix dernières années,

pour des raisons liées aux changements socio-politiques survenus en Géorgie. Les changements de loi sur l'immigration et les restrictions d'accès aux bases de la sécurité sociale s'accompagnent également d'emprisonnements et souvent d'expulsions (même pour celles ou ceux qui détiennent un permis de résidence). Les discours haineux, les intimidations et la violence physique de la part de la population locale transforment le quotidien de ces immigrés en une lutte continue et rendent leur vie complexe et dangereuse, les poussant souvent à une existence clandestine et souterraine.

Elene Naveriani - Janvier 2016

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

Qu'est ce qui vous a donné l'envie de réaliser ce film ?

Le choix du sujet est lié à quelque chose de très personnel. Je suis allée à Tbilissi avec ma partenaire de l'époque, afrodescendante, et j'ai découvert à quel point il était difficile d'y vivre en tant que personne de couleur, donc perçue comme différente. Personnellement, j'ai aussi pu ressentir de la discrimination en tant que femme queer, mais cette expérience a été déterminante pour moi.

Comment s'est construit le portrait que vous faites de Tbilissi, votre ville natale ?

Je suis partie étudier à l'étranger. J'ai vécu en Occident, j'ai rencontré des personnes avec des points de vue différents, donc je suis revenue en étant devenue une nouvelle personne. La distance a révélé des différences, j'ai vu des choses auxquelles je n'avais jamais prêté attention avant. J'ai constaté que le capitalisme importé de l'Ouest était en train d'envahir la Géorgie. Tout se vendait et se privatisait, tout devenait de plus en plus luxueux, donc hors d'atteinte des Géorgien·ne·s.

L'histoire du film semble suspendue dans le temps, cela est sûrement dû au noir et blanc. Comment avez-vous travaillé la notion du temps ?

Il n'y avait rien de défini en amont. Cela s'est construit avec des acteurs et actrices qui ont leur propre notion du temps. Le temps n'est pas aussi précis pour eux, il passe différemment.

April, votre personnage principal a une façon très particulière de marcher, très lente, presque irréelle.

C'est la façon dont l'actrice marche dans la vie. J'ai choisi d'adapter cette spécificité au cadrage. C'est drôle que vous ayez remarqué ça ! April observe beaucoup. Sa manière de marcher est liée au fait qu'elle est toujours occupée à penser à quelque chose. Et puis, elle n'a aucune raison d'être pressée...

Comment avez-vous rencontré les acteurs et comment avez-vous travaillé avec eux ?

Cela a été un long processus avant de les trouver. J'aime beaucoup travailler avec des acteurs et actrices non professionnel·le·s.



Il y a évidemment quelque chose de risqué, je ne sais jamais comment je vais les diriger et je ne sais pas non plus si nous allons pouvoir collaborer. Ce sont des collaborations très riches car il n'existe aucune idée fixe, rien ne va de soi, c'est la personne qui apporte son propre point de vue.

Bianca, l'actrice transgenre de mon film précédent et également actrice dans celui-ci, était travailleuse du sexe. C'est grâce à elle que j'ai pu rencontrer d'autres filles. J'en ai accosté dans la rue, là où elles travaillaient. J'ai discuté avec elles, je leur ai expliqué le projet. Elles ont accepté de participer en adhérant au sujet du film et à ses enjeux.

Les acteurs et actrices ont chacun·e leur manière de parler. C'était très important pour moi. On a dû adapter les dialogues en fonction des scènes tournées. C'était important que chacun·e apporte son vécu pour construire le film.

Avec l'équipe, nous ne savions jamais si cela serait possible de filmer comme prévu, nous devons donc changer de lieux régulièrement. Certains acteurs et actrices ne venaient pas... Il fallait constamment s'adapter.

Il y a un aspect documentaire dans votre film. Quel était le but de montrer une partie de la société qui reste habituellement dans l'ombre ?

Les acteurs et actrices ont un travail régulier et étaient obligés de quitter leur poste le temps du tournage. Je les ai donc rémunéré·e·s. Certain·e·s souhaitaient participer au film pour partager des expériences vécues et dont ils s'étaient sorti·e·s. Une manière de dire : «Je sais pourquoi je suis là, pourquoi j'apparais dans ce film, notre opinion compte.»

Parmi les acteurs et actrices, deux sont décédé·e·s depuis le tournage. Dan, l'acteur originaire du Nigéria qui interprète Dije a été victime de mauvais soins à l'hôpital. Il avait heureusement son frère à ses côtés pour s'occuper de lui. Bianca, l'actrice transgenre, est aussi décédée avant que le film soit complètement



terminé. Cette société raciste, transphobe et misogyne ne laisse pas vivre les personnes comme Bianca et Dan. La violence de leur vécu se retrouve dans le film. D'une certaine manière, je suis contente d'avoir pu les filmer car, ainsi, tous deux continuent d'exister.

Comment avez-vous travaillé la photographie de votre film ?

C'était très difficile de filmer en noir et blanc. Nous n'avions que peu d'équipement. Peu de lumière. Nous avons l'obligation d'être mobiles et en équipe réduite pour être rapides. Cela me tient à cœur que l'on puisse ressentir les conditions du travail dans le film, afin que ça soit une œuvre guidée par de fortes décisions visuelles et cinématographiques.

Dans la scène de la lune, les personnages s'autorisent à espérer. Pour moi, «drop of sun» (goutte de soleil) c'est aussi une lumière d'espoir !

En réalité, les personnes que j'ai filmées m'ont appris qu'elles étaient sans espoir. J'ai trouvé ça très puissant. Lorsque j'ai de l'espoir celui-ci est un peu mélancolique. Ces gens-là n'étaient pas tristes, justement parce qu'ils n'avaient plus aucun espoir d'avancer. Je ne sais pas ce qu'ils attendaient, mais pour moi ce n'était pas de l'espoir. Pour ma part, depuis ma position de cinéaste, je garde de l'espoir. J'espère qu'avec ce film les personnes qui ont joué deviennent visibles pour la société.

À travers eux, on revient à la base de la société. Ils en sont la base ; tout repose sur eux. Comme l'hôtel luxueux en-dessous duquel ils passent leurs nuits à danser ; tout repose sur eux.

Dans ce film, il n'y a pas d'éthique, de morale, mais des vies qui transcendent leur contexte, qui avancent malgré tout. C'est un élan de résistance en perpétuel mouvement, celui qui nous porte finalement tous et toutes.



BIOGRAPHIE

Elene Naveriani est née à Tbilissi en 1985.

En 2003, elle entre à l'Académie des Beaux-Arts de Tbilissi, où elle étudie la peinture. Elle obtient son diplôme à l'issue d'un travail collectif en 2007. Pendant 5 ans, elle travaille en parallèle dans le collectif LOTT qu'elle a fondé avec d'autres artistes. En 2009, c'est à la HEAD (Haute École d'Art et de Design de Genève) qu'elle poursuit ses études: elle effectue d'abord un Master de recherche en Arts visuels avec une spécialisation en études critiques curatoriales cybermédias, et ensuite un Bachelor dans le département Cinéma/Cinéma du réel, qu'elle termine en 2014.

Drop of sun / I'm Truly a drop of sun on earth est son premier long-métrage.

FILMOGRAPHIE

2017 Drop of sun, I am truly a drop of sun on earth
(Fiction - Suisse - 61 minutes)

2014 Les évangiles d'Anasyrma
(Fiction - Suisse - 29 minutes)

2013 Father Bless Us
(Fiction - Suisse - 13 minutes)

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Réalisation/Scénario Elene Naveriani

Image Agnes Pakodzi

1ère assistante réalisatrice Nino Gogua

2ème assistante réalisatrice Melano Sokhadze

Scripte Sophie Pagliai

Ingénieur du son Thomas Reichlin

Chef décorateur Tako Elizarashvili

Monteur Gabriel Gonzalez

Monteur son/Mixage Philippe Ciompi

Étalonneur Raphaël Frauenfelder

Productrice Britta Rindelaub - Alva Film

Distribution vendredi distribution

Ventes internationales Film Republic

Distribution

Khatia Nozadze April

Daniel Antony Onwuka DiJe

Bianka Shigurova

Nino Giorgobiani

Mariam Chachia

